

Objecter la douceur

« Dans le champ du malheur
planter une objection »

Henri Bauchau, *Journal d'Antigone*

Mylène Besson travaille le corps, la question du corps incarné ; si ses premières œuvres citaient des chefs-d'œuvre de la peinture (le Caravage et autres) ses travaux actuels citent des photographies. A ce premier changement de médium à la source de son travail s'ajoute une dimension politique plus affirmée : ces photographies de presse sont passés dans la machine d'impression diffusion médiatique au point d'en effacer l'empreinte, d'aseptiser ce que la violence fait au corps singulier et par résonance à notre corps d'humain, uni à cette condition. *Guerre, Dommages collatéraux* (2018) de 5 mètres 50 sur 2 mètres est un grand dessin de victimes civiles de guerres, au fusain, à la gouache et à la pierre noire. Tout de noir, blanc et sepia. Images piochées au pot commun d'une toile numérique qui ne fait pas linceul.

Pour ce *Memento mori* d'un nouveau genre, nous ne ferons pas référence à Guernica, à Goya, ni à tout autre charnier peint, ni à une série de crânes, ce serait accrocher l'œuvre à nos fantômes repères, et non au vif de notre propre corps mis face non à la vanité, non à la mort seule, mais à la tombe de notre humanité entière. Le corps d'une victime par dommage collatéral nous oblige à regarder en face, et non par la latéralité de la référence érudite d'une histoire de l'art, par la latéralité d'un poncif sur la mort en scène.

Ces morts-là ne sont pas tombés le même jour au même endroit, ce sont des corps réunis en un dessin, confraternels, côte à côte, tête bêche sur la terre, pour nous confronter, non pour banaliser. Mais sans doute la manière adoucit-elle la réalité brute, la manière qui fait que Mylène Besson les réunit. Pour seul baume, ne pas les laisser seuls.

Puis elle reprend, dans un second temps, chaque corps patiemment détourné, déjà découpé en silhouette, linceul au ciseau. Elle fleurit ce dessin comme on fleurit une tombe. Baume. Embaumer. Mylène Besson embaumeuse, autrement. Elle nous rend une part d'enfance quand elle fleurit différemment les trois parties de leur corps, tête, buste et jambes, comme dans les carnets de découpages pour habiller une silhouette.

On se prend à imaginer un travail à double face, comme si le grand dessin était un recto, et chaque silhouette un verso. Recto le corps comme endormi si les yeux sont clos, verso la tapisserie d'un linceul qui accueille de ses couleurs, pour habiter doucement nos cœurs. Il y avait là une nécessité à ne pas seulement rassembler ces morts mais à leur redonner une attention tout singulière, dans un geste contraire, qui choisit l'unité et la couleur et sans doute rêve de les *sortir de là*. Les couleurs, motifs presque décoratifs, capitonnet les tombeaux de papier, comme les malles d'un autre voyage. Lentement parer chacun de douceur familière dans un rite de séparation de ce qui les avait unis. Cérémonie de couleur. La peintre appelle cet ensemble de silhouettes *Redresser les morts*. Comme si chaque tombeau se doublait de sa stèle. On ne peut s'empêcher de penser qu'il faille aussi redresser les vivants pour que tout se tienne digne.

Rien ici n'est donc unilatéral, rien ne se fait que d'un côté. Comment ne pas passer à côté de ce qui a été mis de côté, et pourtant surexploité au centre de la mise en scène médiatique ?

Les gisants, les dormants, les transis... les corps aimés transformés en couleurs où repassent les saisons des fleurs. Comment pouvoir se redresser ? Draper de papiers peints qu'on imagine encollés sur des murs pour s'y tenir debout ensemble.

On ne peut pas regarder de côté cet amas de corps enchevêtrés au sol, visages enfouis dans la terre ou dans les plis du tissu voisin. Tâchons de vivre les yeux ouverts sur ces visages. Beaucoup sont des visages d'enfance. Mais Mylène Besson ne retient pas les images de *piéta*, les *mater dolorosa*. Aucun pathos, aucune larme. Elle les regarde en sœur.

Serions-nous aveugles ? Les Antigone veulent offrir des sépultures dignes de leurs frères. Ces frères qui dorment en nous quand nous nous tenons debout.

Isabelle Roussel-Gillet